

## CHAPITRE XIV

### TRAITEMENT DU TYPHUS EXANTHÉMATIQUE

PAR

L. CATRIN

Médecin-major de 1<sup>re</sup> classe, professeur agrégé du Val-de-Grâce.

**Synonymes.** — Typhus pétéchiâl, des camps, des prisons, des vaisseaux. — Typhus fever. — Tabardillus de los navios. — Tabardiglio. — Puntos. — Flecktyphus. — Morbus ungaricus. — Morbus lenticularis. — Synochis putris. — Febris petechialis cum punctulus de Fracastor. — Fièvre pestilentielle. — Febris castrensis, maligna, putrida, cacoetes. — Febris petechialis vera. — Tschomor. — Pourpre. — Pettechie. — Febris maligna punctulata (P. de Castro). — Fièvre pourpre tachetée, ponctuée. — Fièvre typhode (Fournier et Vaidy). — Typhus d'Irlande. — Irish ague. — Spotted fever. — Maladie de geôle. — Fièvre lente de Huxham. e c.<sup>1</sup>.

#### I

#### Considérations historiques et épidémiologiques.

« Du traitement curatif du typhus, il n'y a que peu de mots à dire; on se borne à combattre les symptômes (Thoinot). »

« Tant que nous n'aurons pas de nosologie spéciale exacte

1. Nous n'avons cité que quelques-uns des noms donnés au typhus, il en est bien d'autres encore dans les anciens auteurs, sans parler des divisions de CULLEN, des neuf typhus de SAUVAGES, etc. En outre quelques médecins ont voulu faire de la fièvre récurrente un typhus atténué. Il n'en est rien; néanmoins cette erreur s'explique par ce fait de la coïncidence fréquente des deux maladies. C'est ainsi que le regretté ARNOULD, en Algérie (1868), put à diverses reprises annoncer des recrudescences du typhus; car elles étaient toujours précédées de l'apparition du typhus récurrent à Ain-el-Bey.

ou de théorie complète sur une maladie, que nous ne connaissons point ses causes ou, du moins, le mode particulier de son développement, que nous ne pénétrons pas la connexion et le rapport de ses phénomènes, comme des effets et de leurs causes, et tant que nous ne pourrions calculer et déterminer que faiblement encore les divers effets secondaires provenant des premières impressions morbifiques, nous n'aurons point, sur cette maladie, de méthode de traitement rationnelle ni directe. Tel est le cas du typhus<sup>1</sup>. »

Ces deux opinions, émises à un siècle de distance, disent éloquemment combien, pour beaucoup de praticiens tout au moins, les progrès de la thérapeutique du typhus ont été peu marqués.

Il est vrai que l'expectation de Hildenbrand était loin d'être aussi absolue qu'on le pourrait croire. Cet auteur est néanmoins fort embarrassé pour expliquer à ses lecteurs les causes de sa prétendue inactivité médicamenteuse, quand il fut atteint du typhus en 1795 : « Soit délire, dit-il, soit opiniâtreté ou peu de confiance de ma part dans les secours de l'art, je ne fis appeler aucun homme de l'art. » Pourtant, après une saignée au début, il prit un vomitif, mais refusa tout autre remède; aussi « aucun médecin ne voulut plus me voir ».

Rutly, en 1741, avait émis un avis identique lorsqu'il écrivait : « Les malades pauvres, qui avaient pour tout secours du petit-lait et la Providence divine, guérissaient, tandis que ceux qui possédaient des cordiaux et des poches bien garnies périssaient misérablement. »

Il est vrai qu'à côté de ces sceptiques nous trouvons des enthousiastes, et Graves s'indigne devant les précédentes assertions : « Rien n'est plus faux, rien n'est plus erroné que l'opinion de ceux qui n'attachent aucune importance à la thérapeutique du typhus fever. » Il reconnaît pourtant que certains traitements justifiaient les sarcastiques observations de Rutly; mais il flétrit ces médecins « qui continuent ouverte-

1. HILDENBRAND. — Traité du typhus traduit par GASC.

ment à professer un scepticisme absolu, mais qui, avec une inconséquence caractéristique, accablent les malades de pilules et de potions et acceptent constamment et sans scrupule la rémunération que leur offrent les amis du malade; pauvres dupes, ajoute-t-il, que ceux-ci, en vérité; car ils sont bien loin de s'imaginer que ces mains qui, par un mouvement automatique, saisissent si prestement leurs honoraires, appartiennent à des hommes qui proclament à grands cris l'impuissance de la médecine dans le typhus fever. »

Entre les opinions extrêmes des médecins qui croient enrayer la marche du typhus par un vomitif ou une saignée et les opinions de ceux qui conseillent pour tout traitement l'aération ou le petit-lait, il y a place logique et juste à prendre. La médecine des symptômes, qui est presque un aveu d'impuissance, dit Jacquot, joue un rôle sinon suprême, du moins important, et en outre Thoinot ajoute dans son travail « que les grandes lotions faiblement antiseptiques et les bains rendraient certainement de grands services. »

Néanmoins, il est intéressant de faire un rapide résumé des divers traitements proposés contre le typhus, et d'abord parce que, sauf les injections de sérum de Sapelier, rien de nouveau n'a été proposé pour la cure de la maladie, et de plus parce qu'il est possible qu'au milieu de tant de prescriptions il puisse s'en trouver quelques-unes bonnes à conserver, quoi qu'en disent les praticiens un peu incrédules de notre siècle.

On comprend d'ailleurs les hésitations et même les erreurs qui ont pu prendre naissance au sujet de la thérapeutique de cette maladie lorsqu'on voit, ici plus encore que pour la suette, non seulement des différences énormes entre les épidémies, mais encore, dans la même épidémie, des cas méritant à peine le nom de maladie, d'autres emportant les malades aussi brutalement que la peste.

Comment comparer cette épidémie de Hildenbrand, où, sur un nombre prodigieux de typhiques, il n'en perd que 10, à l'effroyable fléau qui ravage l'ambulance de Crimée, dirigée

par le médecin militaire Goult, qui meurt après avoir vu expirer 395 malades sur 400 entrants? A Torgau, petite ville de 500 âmes, où étaient accumulés 800 chevaux et 35 000 soldats français, il meurt, du 1<sup>er</sup> septembre 1813 au 10 janvier 1814, 19 557 soldats et 680 bourgeois. A Magdebourg, 80 p. 100 des malades succombent. En Crimée, la mortalité s'élève à 50 p. 100 chez les Français et au moins autant chez les Russes.

Comment mettre en regard ces hécatombes et les épidémies de Strasbourg où la léthalité n'est que de 5 p. 100 (Marsuyer), celle de l'île Molène, 4 p. 100, ou même celles du bague de Toulon, pourtant si variables de gravité, 14 p. 100 (1829), 33 p. 100 (1845), 34 p. 100 (1855)?

Outre l'influence de l'âge (Combemale, mortalité de 85 p. 100 chez les vieillards), il y a encore à s'occuper de l'état de débilité des malades; le typhus naissant est toujours plus grave, le communiqué moins sévère; la maladie perd de sa puissance hors de son foyer d'origine, et tandis qu'en Crimée un soldat mourait sur deux atteints, au Val-de-Grâce Godelier n'en perdait que 14 p. 100; à Châlons, 11 décès pour 100 malades; à Neufchâteau, sur 9 cas, pas une mort.

Dans l'épidémie de 1868, en Algérie, on constate les mêmes divergences: Frison a 7 décès p. 100; Leplat, 16; à Milianah, 34 p. 100; au Djebel-Fahram, 76 p. 100.

Les modes de traitement ne sauraient expliquer ces énormes écarts, bien qu'à Philadelphie, en 1836, Gerhardt affirme que, sur 100 non soignés, il en mourut 33, et seulement 18 p. 100 chez ceux qui recevaient des secours médicaux.

La contagion joue d'ailleurs un rôle dans ce pourcentage et nous verrons combien elle varie avec les circonstances et les soins hygiéniques.

## II

## Des diverses médications proposées contre le typhus exanthématique.

## A. — MÉDICATION ANTIPHLOGISTIQUE

Examinons rapidement les diverses médications proposées contre la fièvre tachetée.

Abandonnée presque universellement aujourd'hui, la saignée a eu ses heures de succès, non seulement quand régnaient tyranniquement les doctrines du médecin militaire Broussais, mais encore bien avant cette époque. Tour à tour délaissée, puis reprise, elle est actuellement tombée dans l'oubli, dans le traitement du typhus aussi bien que dans celui de toutes les maladies.

Oserait-on dire qu'il n'y a pas un peu d'exagération dans cette abstention systématique?

P. de Castro, Diemerbroch, F. Hoffmann, Huxham, Strack, de Haen, Sogar, Monro, Hamilton, Rasori, saignaient toujours au début, et plus près de nous, Graves, dont on ne saurait nier la compétence sur ce sujet, affirmait, tout en faisant des réserves, que, pratiquée au début du typhus, une saignée pouvait enrayer la maladie.

Par la saignée Mills, de Dublin, en 1812, avait réduit la mortalité à 35 p. 100, et à Berlin, en 1813, Heim disait que la saignée semblait arracher les malades à la mort. Armstrong saignait à outrance plus encore que Chitterbuck, et Welsh à Edimbourg, en 1819, suivait cet exemple.

Bateman à Londres, en 1818, rappelle qu'à la fin du siècle précédent on avait horreur de la lancette par crainte de la débilité qu'elle provoquait; mais il fut ramené à la saignée par l'expérience et la comparaison qu'il put faire des succès de 1817 avec les insuccès de 1800. La réaction fut prompte et en 1827 on découvrit pour la seconde fois, à Londres et à Edim-

bourg, que les fièvres ne pouvaient supporter la saignée.

Mais ils n'avaient pas attendu cette époque, les détracteurs de la saignée, pour la proscrire de leur pratique, et dès 1692 Ramazzini la condamnait comme, pernicieuse; pour Rutly elle ne rend aucun service; Pringle avance qu'un très petit nombre de ceux qui avaient été saignés ont guéri; Lind la trouve toujours inutile et souvent dangereuse; Hasenöhrl, qui saignait, reconnaît que ce moyen est un « anceps auxiliium », et Willan, en 1800, soutient que quiconque est saigné est voué à une mort certaine. O' Connel, Sims, etc., partagent les mêmes opinions.

A côté de ces partisans et de ces ennemis de la lancette se trouve le camp des modérés, les uns ne saignant que les pléthoriques, comme Hufeland, Fracastor, Hildenbrand, Hoffmann, Jacquot, Barralier, etc.; les autres réservant ce moyen parfois héroïque pour certaines formes, certaines inflammations locales; un grand nombre, comme Willis, ne la croyant utile qu'à une période déterminée de la maladie.

Même parmi les détracteurs de la saignée, on trouve beaucoup de médecins qui préconisent les *déplétions sanguines locales* par les sangsues, les ventouses scarifiées. Ramazzini rapporte qu'à Modène, lors de l'épidémie de 1692, on ne voyait dans les rues que des phlébotomistes avec des sacs remplis de verres à ventouses, et à Berlin, en 1813, les sangsues devinrent si rares qu'elles atteignirent un prix fabuleux.

Si notre médecine actuelle, qui cherche à réaliser l'antiseptie interne et externe, répugne à employer les *sangsues*, qui peuvent occasionner de redoutables infections secondaires, il n'en est plus de même pour les *ventouses sèches* ou *scarifiées*, qui seront d'un grand secours dans toutes les inflammations locales si fréquentes dans le typhus.

Fracastor, Huss, les préconisaient déjà, et Graves, Jacquot, Barralier, Griesinger, etc., les regardent comme de précieux auxiliaires contre les symptômes dyspnée, délire, en un mot contre toutes les phlegmasies viscérales et dans tous les cas où les révulsifs sont indiqués.

C'est d'ailleurs souvent à ce titre que les médecins ont employé les cataplasmes sinapisés, les sinapismes, les applications d'eau chaude simple ou vinaigrée et enfin les vésicatoires.

## B. — MÉDICATION RÉVULSIVE

Pour Hildenbrand, « les effets du *vésicatoire* sont rarement trompeurs » ; mais, comme il apporte dans le traitement la même mathématique rigueur qu'il prétend trouver dans l'évolution du typhus, prétention que lui a tant reprochée Jacquot, il ajoute : « à moins que le médecin ne sache pas choisir l'époque convenable de leur application, c'est-à-dire le septième ou huitième jour ; mais mieux vaut plus tôt que plus tard ».

Cependant il reconnaît que, dans certains cas, ils sont superflus et même nuisibles, par exemple s'il y a tendance à la gangrène.

Le médecin de Vienne appliquait ce topique tantôt à la nuque, tantôt aux jambes.

Graves distingue les cas où le vésicatoire est employé comme stimulant, évacuant ou dérivatif. Comme stimulant, il ne laisse l'emplâtre en place que pendant deux ou trois heures, selon la méthode préconisée par Douglas Maclagan, qui, le premier, empêcha les applications de vésicatoires pendant douze ou dix-huit heures.

Quand le médecin de Dublin voulait obtenir un effet évacuant, alors il laissait en place le vésicatoire pendant un temps plus prolongé et, au besoin, l'entretenait au moyen de pommades appropriées.

De même dans l'adynamie, *pour réveiller les forces vitales*, il faisait placer de larges vésicatoires sur la région précordiale et, si les phénomènes persistaient, de nouveaux et multiples topiques couvraient les jambes et les cuisses.

Jacquot employait l'emplâtre cantharidien au début, comme sollicitant l'exanthème ; dans la deuxième période,

comme révulsif ; enfin, à une époque quelconque, quand se manifestaient des symptômes d'ataxo-*adynamie*.

Sans prétendre, comme Cullen, que les vésicatoires peuvent enrayer la maladie, un grand nombre de médecins ont mis à profit les propriétés révulsives de ce topique : Storek, Tozzetti, Ozanam, Hoffmann, Griesinger, Maurin, Jaccoud, Laveran, etc.

Dans le délire, on n'hésitait pas à raser la tête et à la couvrir d'un vaste vésicatoire qu'on faisait même suppurer.

Cette cruelle pratique est, croyons-nous, tombée dans un juste oubli ; mais, il y a vingt ans, elle était d'usage journalier dans la méningite et les délires, quelles que fussent leurs causes.

Un des premiers, Hufeland, en 1807, rejeta les vésicatoires comme pouvant occasionner la gangrène ; à la même époque Vaidy les proscrivait également ; nous avons vu que Hildenbrand avait prévu ces cas. Huss les déconseilla aussi, sauf dans les congestions cérébrales du typhus, et seulement lorsque les sinapismes et les fomentations térébenthinées échouaient.

Pour nous, les tendances aux lésions gangreneuses de la peau sont parfois si marquées dans le typhus que jamais nous n'oserions employer les vésicatoires ; d'autant que tel cas qui débute de façon bénigne peut, quelques jours après, présenter des eschares non seulement sacrées, mais en outre en tous les points du corps qui sont exposés à une pression même légère ; c'est ainsi qu'au huitième jour de maladie, nous avons vu une eschare sacrée, et au douzième, des eschares au niveau de la deuxième vertèbre cervicale, etc.<sup>1</sup>. Nous croyons à l'utilité des révulsifs dans cette affection, mais nous préférons toujours aux vésicatoires les *sinapismes* et les *ventouses sèches ou scarifiées*.

1. CATRIN. — Relation d'une épidémie d'affections typhiques. *Archives de médecine militaire*, 1886. Observation XIV.

## C. — MÉDICATION VOMITIVE

C'est encore comme révulsifs et dérivatifs que les *vomitifs* et les purgatifs ont pris place dans le traitement du typhus. Bien que les symptômes digestifs n'aient pas dans le typhus la même importance que dans la fièvre typhoïde, ils n'en sont pas moins fréquents et de tout temps l'attention des praticiens, appelée sur ces symptômes, a signalé l'utilité du vomitif comme dégageant les premières voies.

Encore ici, les motifs qui guidaient les médecins variaient avec les théories régnantes; mais, en outre, on a regardé les émétiques comme capables de faire avorter la fièvre tachetée ou, tout au moins, d'imprimer à sa marche un cours bénin. « Les vomitifs, dit Hildenbrand, sont dans la période inflammatoire du typhus plus utiles que dans toute autre fièvre, et par la sympathie qui relie l'estomac et le cerveau, et aussi par beaucoup d'autres changements méconnus jusqu'ici. » Cet auteur unissait l'ipéca à haute dose à l'émétique.

Ozanam, sur cent quatre-vingts cas, a employé l'émétique avec succès quatre-vingt-douze fois, non, dit-il, « pour expulser la matière morbifique, mais pour exciter les muqueuses et attirer sur elles l'irritation de celles séreuses dont les conséquences sont infiniment plus à redouter ». C'est la théorie de la dérivation dans toute sa pureté.

Hoffmann, Cullen, Stork, Rasori, Stoll, Pringle, Griesinger, Barralier, Cazalas, se servaient également des vomitifs et, en Crimée, le médecin de marine Arnould les employait comme abortifs.

Jacquot ne s'en servait, dans les complications pulmonaires, que si les purgatifs échouaient; mais il en usait largement, dans la typhisation, concurremment avec les purgatifs, à petites doses. Virchow lui-même cite des observations où le vomitif semble avoir retardé l'évolution de la maladie. Graves ne prescrit de vomitifs qu'au début: « Il n'est pas de moyen, dit-il, plus capable de prévenir l'évolution ultérieure

du typhus que l'administration d'un émétique »; mais après les vingt-quatre ou trente-six premières heures, il considère ce moyen comme dangereux, sauf dans les cas de réaction inflammatoire très marquée.

Certains partisans des vomitifs rejettent absolument l'émétique comme déprimant et adoptent l'ipéca; nous croyons cette remarque fort juste dans une maladie où la débilité est grande, où les symptômes dépressifs jouent un rôle important. Barralier à Toulon, Maurin en Algérie, etc., ne prescrivait que l'ipéca.

## D. — MÉDICATION PURGATIVE

A la méthode vomitive, nous avons vu que Jaccoud préférait la *médication purgative*; dont l'indication était pour lui plus nette que dans la fièvre typhoïde.

Jadis tout traitement du typhus débutait par une purgation au *calomel* et au *jalap* suivie bientôt d'une saignée.

On sait la fréquence de la constipation dans le typhus; on en a certes exagéré l'importance, mais on comprend néanmoins que les premiers observateurs et les médecins symptomatiques aient eu recours fréquemment aux évacuants laxatifs ou purgatifs.

Agissent-ils comme abortifs, spoliatifs, éliminateurs, dérivatifs? Jacquot ne cherche pas à résoudre ce problème théorique, mais constate qu'en Orient, par exemple, l'expérience fit adopter cette indication par la majorité des médecins.

Catteloup, en effet, traite la moitié de ses typhiques par les purgatifs, l'autre moitié sans purgatifs, et sa statistique lui donne plus de morts dans cette dernière catégorie. Le médecin inspecteur Arnould avait cru remarquer que les typhus à diarrhée étaient moins graves que ceux à constipation.

Hildenbrand, qui dans la première période du typhus, dite d'excitation, administrait volontiers les *sels doux*: Glauber, duobus, etc., est opposé à cette médication dans une

période plus tardive, « comme diminuant la transpiration, relâchant le canal intestinal et entretenant une diarrhée débilitante ». Griesinger emploie le *calomel*, l'*huile de ricin*; Barralier de même; Laveran insiste sur l'importance des purgatifs, et l'on sait que, dans le traitement de lady Bountifull, le *sulfate de magnésie* jouait un rôle prépondérant. Mais beaucoup de médecins préfèrent les *lavements* aux purgatifs : Ozanam, Huss, Maurin, Nielly sont de ce nombre. Graves croit « qu'on fait un déplorable abus des purgatifs, qui jamais n'arrêtent ou même n'atténuent la maladie; s'ils sont incapables au début, ajoute-t-il, quel avantage en retirer plus tard? » Les lavements suffisent. Dans la récente épidémie de typhus, Dubief, par un tout autre raisonnement, arrive presque aux mêmes conclusions.

Parlant de la constipation : « N'est-ce pas un indice, dit-il, que le poison typhique n'a aucune tendance à suivre la voie intestinale pour sortir de l'économie? » Aussi rejette-t-il la médication purgative, sauf à la fin de la maladie pour soulager le rein, sur lequel cet auteur compte pour éliminer la toxine typhique.

La médication systématique par les purgatifs ne saurait se soutenir; mais que ce soit par des lavements ou par des remèdes internes, on devra évacuer l'intestin quand la constipation existera. C'est encore la médecine des symptômes.

Nous devons maintenant examiner les divers spécifiques qui ont été vantés dans le traitement de la pourpre.

#### E. — MÉDICATION QUINIQUE

Tantôt les *médications quiniques* ont été employées comme toniques, tantôt comme spécifiques, enfin quelques médecins s'en servaient comme sédatifs.

Les partisans du quinquina comme tonique réservaient son usage à la convalescence; tels sont : Ramazzini, Stork, Monro, Ozanam, et ces médecins le proscrivent au début.

Pringle, Cazalas, Vilette, Billot, Barralier, Cambay le

préconisent dans tous les cas. Cambay assure la réussite six fois sur sept, dans les cas graves, et pour Gerhard, le sulfate de quinine peut faire avorter la maladie.

Les doses de *sulfate de quinine* ont été parfois énormes, 2 à 4 grammes; mais, d'ordinaire, cette dose variait entre 1 et 2 grammes et suffisait pour diminuer la céphalée et amender notablement l'état général.

Jacquot, un des premiers, s'éleva contre cet abus du spécifique de la malaria : « Sous l'empire de l'espèce de monomanie qui a régné et qui règne encore, quoique à un degré moindre, parmi les médecins militaires de l'armée d'Afrique, monomanie qui consistait : 1° dans la croyance que presque toute maladie est due au miasme palustre; 2° que le sulfate de quinine est comme un spécifique universel efficace contre à peu près tous les maux, » on donnait *larga manu* l'alkaloïde du quinquina nécessaire, affirmaient ceux-ci, « pour soutenir les *forces radicales* », indispensable, certifiaient ceux-là, parce que pour eux, il y a toujours adjonction au typhus de l'élément rémittent.

Aussi, sous l'influence des doctrines de Jacquot, vit-on Ganderax, Lallemand, Haspel, Garreau, Catteloup, Barudel, etc., abandonner ce médicament, que Mœring et Altérief tenaient en grande faveur en Russie, et quelques-uns le jugèrent plus qu'inefficace, puisqu'ils le disent dangereux.

Baudens fit remarquer en Orient que la quinine ne fut utile que pour les typhiques campés sur les bords de la Tchernaiâ, localité où les fièvres palustres étaient fréquentes. Touren, à l'île Tudy, ne donna pas la quinine, et il invoque à l'appui de sa pratique son expérience de la Nouvelle-Calédonie.

Néanmoins, lors de l'épidémie de 1893, si Dubief considère la quinine comme inefficace, Richardière et Barrault l'ont administrée à la dose de 1 gramme à 1<sup>er</sup>,50.

Nous croyons que les règles dictées par Jacquot et confirmées par Baudens et Scrive peuvent encore servir de guide; le sulfate de quinine sera donné :

1° Quand le début aura lieu sous forme intermittente;